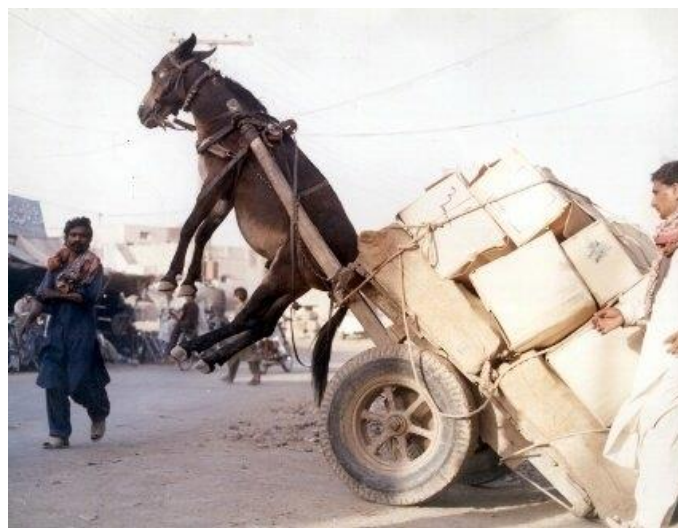


A propos du concept de légitimité destructrice

lettre concertative n° 9



Pascale Quérrouil, Paris, 2010

Collectif de recherche de la « Clinique de Concertation »



I.L.T.F.
Institut liégeois de thérapie
familiale



ÉCOLE ET FAMILLE
Réseaux Ecole - Famille



I.F.T.C.
Institut français de thérapie
contextuelle

Plumes et porte-plume

Ce texte est issu d'un mémoire de recherches. Pascale Querouil est médecin généraliste et thérapeute familiale.

Les notes et lettres concertatives témoignent du travail mené par le Collectif de recherche de la « Clinique de Concertation ». Ils ne visent pas à une forme aboutie, mais à être remis sur le métier, modifiés et enrichis au fur et à mesure de leur diffusion à travers les différents groupes et territoires du collectif.

A propos du concept de légitimité destructrice

Mon intention avec ce mémoire est de saisir l'opportunité de tenter d'expliquer de la façon la plus claire possible, à des personnes qui n'en auraient jamais entendu parler, mes proches, mes amis, mes confrères notamment, ce qu'apporte l'approche contextuelle.

L'approche contextuelle fait partie des thérapies familiales. Elle regroupe un ensemble de concepts qui sont puissants au niveau opérationnel dans la pratique auprès des familles, et qui soulèvent sans cesse de nouvelles questions, même en dehors du champ de la thérapie familiale.

Parmi ces concepts je vais m'attacher particulièrement à la **légitimité destructrice** tout en soulignant que chacun d'eux est intimement lié aux autres et ne peut être appréhendé de façon isolée. Il me faudra donc évoquer un certain nombre d'autres concepts inventés par Boszormenyi-Nagy pour arriver à celui de légitimité destructrice.

C'est Boszormenyi-Nagy, psychiatre américain d'origine hongroise (1920-2007) qui a théorisé l'approche contextuelle. Celle-ci tient compte à la fois de quatre dimensions qui s'interpénètrent à tout instant et n'ont pas entre elles de valeur hiérarchique:

- La dimension des faits réels, concrets qui sont là au départ ou qui interviennent dans la vie, que Nagy nomme la dimension I. Les personnes ne sont pas dotées d'atouts équivalents et cela aura des conséquences pour leurs relations interpersonnelles et leur devenir.

- La dimension II est celle de la psychologie, c'est à dire des mouvements psychiques internes.

- La dimension III est celle qui tient compte des relations systémiques, c'est à dire des forces propres au système-famille.

- Enfin la dimension IV concerne les notions de loyauté, de fiabilité et de justice dans les échanges entre les différents membres d'une famille. Elle est spécifique de l'approche contextuelle. Dans la dimension IV Yvan Boszormenyi-Nagy pose la question du donner, recevoir, rendre, prendre soin de l'autre au sein de la famille (ou d'un groupe de personnes d'un même contexte).

La dimension IV flirte sans arrêt entre le réel et l'imaginaire, entre la dimension I et la dimension II. C'est justement parce qu'on est à la lisière du 'réel' et de l'imaginaire qu'il est nécessaire d'établir un **dialogue** engagé (dans le sens d'engagement) entre les différents membres de la famille pour que chacun puisse donner sa version des faits et de son vécu. Chacun doit pouvoir faire entendre aux autres sa vérité et pouvoir à son tour entendre la vérité des autres. Ce n'est qu'à ce prix que chacun évaluera point par point l'engagement des uns envers les autres et leur capacité à assumer leurs responsabilités.

C'est ce mouvement d'engagement et de reconnaissance d'engagement qui permettra la modification des relations entre les membres d'une famille.

Ce dialogue dans l'approche contextuelle se fait grâce au principe méthodologique qui est **la partialité multidirectionnelle** ordonnée par le thérapeute. Il s'agit non pas de la neutralité bienveillante du thérapeute mais de son engagement, sa responsabilité tour à tour en direction de chacun des membres de la famille. Le thérapeute prend partie de façon séquentielle pour chacun des membres de la famille en étant particulièrement attentif aux nouvelles générations.

Yvan Boszormenyi-Nagy part du postulat que les êtres humains ne peuvent pas vivre sans donner, de la naissance à la mort, et qu'ils souffrent s'ils sont en situation de ne pas donner. Pour lui il est plus grave de ne pas pouvoir donner que de ne pas recevoir assez. Ce besoin de donner dès la naissance est également repéré par Searles, Winnicott, Laing, Bolby... (ce que Winnicott appelait le stade de sollicitude (Le Goff: *'l'enfant parent de ses parents'* p 52)). Les parents en procréant donnent la vie et mettent leurs rejetons en situation de dette vis à vis d'eux-mêmes ainsi que des générations précédentes par le simple fait d'avoir reçu la vie. Les enfants à leur tour donnent à leurs géniteurs le statut de parents. D'emblée les deux parties sont en situation de donner et de recevoir. Le parent donne des soins à son enfant dépendant mais le bébé le lui rend bien en le reconnaissant, en répondant à ses sollicitations, en lui souriant, en manifestant son plaisir et son amour, et de façon physiologique en soulageant le sein de la mère, par exemple. Le don appelle le don en chaîne.

Il y a en permanence déséquilibre dans le temps, la quantité et la qualité entre celui qui donne et celui qui reçoit, entre ce qui est donné et ce qui est rendu. Ce déséquilibre est à l'origine de dettes et de crédits. Ces mouvements de dettes et crédits engendrent des sentiments de justice et d'injustice, d'envie de rendre ou de prendre, de remercier ou non, de réparer, corriger, accepter ou refuser des excuses, pardonner, ou rejeter, garder un sentiment de rancœur, accumuler des sentiments de rage ou de haine... L'injustice réelle ou ressentie crée le sentiment d'être non ou mal aimé, rejeté, blessé, instrumentalisé, déshumanisé... Ces sentiments s'exprimeront plus ou moins facilement et de diverses manières suivant le contexte, le moment, la maturité de la personne.

Pour Boszormenyi-Nagy donner ce n'est pas seulement donner un objet, c'est donner de soi, c'est faire pour l'autre, c'est s'oublier un moment pour l'autre, oublier son seul intérêt (même si au bout du compte en m'intéressant à l'autre je me fais du bien).

Si je donne à bon escient, c'est à dire en tenant compte du besoin de l'autre, si je me préoccupe de l'autre, j'acquies ce que Nagy nomme du crédit et de la **légitimité**.

La question de la légitimité ne se pose pas pour le simple échange quitte à quitte de type marchand mais pour de l'en-plus de ce don. Dans l'échange marchand pur chacun part de son côté sans se préoccuper de l'autre. Ce n'est que lorsqu'il y a un

en-plus, un échange qui implique de l'intérêt pour l'autre, de la sollicitude, de l'engagement qu'on peut parler de gain de légitimité.

En revanche si je reçois sans donner à mon tour, j'accumule de la **dette**. Si je ne crédite pas celui qui me donne, prend soin de moi, si je refuse un don ou si j'empêche l'autre de me donner j'accumule aussi de la dette.

Paradoxalement quand je suis en situation de ne pas rendre, quand j'accepte d'être créancier l'autre est crédité d'une légitimité à mon égard. Quand je donne l'occasion à l'autre de donner je lui permets d'acquérir de la légitimité, et ce faisant, nouveau paradoxe j'acquiers à mon tour de la légitimité.

Pour Boszormenyi-Nagy il y a comme un compte relationnel, le '**grand livre des comptes**', pour toutes les relations que nous tissons avec les uns et les autres. C'est comme un compte bancaire imaginaire où s'inscrivent les mérites et les dettes de personne à personne. Ce compte relationnel persiste toute la vie et joue sur toutes les relations tissées au cours de la vie. Le compte que j'ai vis à vis de A ne peut pas s'équilibrer avec le compte que j'ai avec B, même si je suis excédentaire dans un de mes comptes. Mais si je suis excédentaire dans un ou plusieurs de mes comptes je suis plus confiant et libre pour m'engager dans de nouvelles relations.

Le domaine des crédits et des dettes, le domaine de la justice dans les relations Boszormenyi-Nagy le nomme **éthique relationnelle**. Nagy s'intéresse particulièrement aux situations où les membres d'une famille peuvent se sentir justement ou injustement traités relativement aux efforts et aux préoccupations qu'ils ont fournis ou qu'ils continuent de fournir pour un ou plusieurs membres de leur famille. La question est celle de la prise en considération que les différents membres de la famille ont les uns pour les autres et celle de leur responsabilisation. Il ne s'agit pas d'équivalence dans les échanges mais de réciprocité équitable. Chacun pense à certains moments qu'il a plus fait pour l'autre qui ne le lui rend pas ou pas suffisamment et ne le reconnaît pas forcément.

Quand il n'y a pas de réciprocité équitable un sentiment d'injustice naît, modifie les relations et peut même les conduire vers un blocage relationnel du fait de la perte de confiance des uns envers les autres.

La thérapie contextuelle visera justement la reprise de confiance dans les relations.

Une autre_ spécificité de l'approche contextuelle est la préoccupation particulière pour le futur, pour les nouvelles générations afin que celles-ci ne portent pas le poids des injustices et des dettes de leurs aïeux.

Boszormenyi-Nagy parle de **justice rétributive et de justice distributive**.

La justice distributive est celle dont on hérite par les hasards de la naissance, (elle fait partie de la dimension I) : on naît fille ou garçon, le premier ou le quatrième d'une famille, riche ou malade, dans une période de guerre ou de paix, de parents vivant

longtemps ou qui décèdent jeunes... Il s'agit des faits objectifs favorables ou non qui sont là au départ ou qui arrivent tout au long de la vie et avec lesquels il faudra vivre sa vie. Gagner au loto ou avoir sa maison qui brûle n'aura pas les mêmes conséquences sur la vie de la famille. On dit que c'est le destin ou la chance ou la malchance.

La justice rétributive est celle qui provient des échanges que l'on a avec les autres. Elle est fonction de la réponse faite par l'autre à mes dons, mon souci pour lui, ma préoccupation à son égard, mon engagement envers lui. Si je suis reconnu dans mon engagement, remercié, valorisé, encouragé, je suis en situation de justice rétributive. En revanche si je ne suis pas reconnu, si je suis ignoré, banalisé, voire maltraité, ou même nié en réponse à mon engagement pour l'autre je suis encore dans la justice rétributive mais négativement.

La justice rétributive appartient à la fois aux dimensions II, III et IV.

Justice distributive et justice rétributive coexistent plus ou moins pour une même personne, et ont des effets différents.

Si mon père disparaît à ma naissance parce qu'il n'assume pas sa paternité je suis dans la justice/injustice rétributive, et si je ne rencontre personne pour m'aider je passerai ma vie à me demander quelle valeur je peux avoir aux yeux de mon père pour être abandonné de la sorte, je serai triste et en colère contre lui et peut-être contre toutes les figures paternelles. Je devrai vivre avec une blessure narcissique. Je me demanderai sans doute si je vaudrais quelque chose pour moi-même et pour les autres. Toutes les situations de ma vie qui réveilleront ces questions m'angoisseront et/ou me mettront en colère, et/ou me pousseront dans mes défenses stratégiques. Je serai vraisemblablement peu confiant face à des images paternelles.

Si mon père disparaît à ma naissance parce qu'il a un accident ou une maladie mortelle je suis dans la justice/injustice distributive. Je souffrirai de l'absence de mon père mais, a priori je ne me torturerai pas sur ma valeur. Je serai dans le regret de tout ce qu'il m'aurait apporté, de tout ce que je peux imaginer qu'il m'aurait apporté, je serai préoccupé de la tristesse de ma mère et du soutien qu'il me faudra lui donner. Mais si celle-ci (ou toute figure maternelle) a été 'suffisamment bonne' au sens de Winnicott je ne souffrirai pas d'une mauvaise estime de moi, ma confiance en moi et envers le monde ne sera pas atteinte. De cette épreuve je ferai peut-être une force.

La justice rétributive est liée à la formation de l'image et de l'estime de soi. Le gain de légitimité augmente ma confiance dans le monde et en moi-même, et par là mon estime de moi. Quand je rends ou que je donne à une personne avec qui je suis intimement lié je reçois en retour des mots, des mimiques de reconnaissance à tous les sens du terme, d'encouragement. Ces signes de reconnaissance m'indiquent que je suis quelqu'un de vivant et digne d'intérêt, que ce que j'ai fait entre dans le domaine du bon, du bien. J'acquiesce la conviction que par mon acte de donner je fais partie des êtres humains, que je vaudrais quelque chose aux yeux de l'autre, des autres.

Je suis aimable et je peux m'aimer. Je prends confiance en moi et je vais oser aller plus loin dans mes échanges avec l'autre. Si je suis reconnu, encouragé, loué pour ce que je fais pour l'autre j'acquies donc de l'estime de moi et de la confiance en moi. Si j'ai suffisamment confiance en celui qui me donne et à qui je donne je pourrai tourner cette confiance vers les autres.

Le premier don que la mère (ou toute figure maternelle) fait à l'enfant c'est de l'accueillir, l'accepter, le reconnaître comme son enfant. Elle ne fait pas que le nourrir, le changer, lui assurer le confort, elle s'engage physiquement et émotionnellement auprès de lui au point de modifier complètement sa vie pour lui et lui sacrifier beaucoup de temps et d'énergie, elle vit pour lui (au moins un certain temps).

Ceci nous conduit aux théories de l'attachement selon Bowlby et les suivants. Ces théories montrent combien la relation à la mère dès la naissance détermine la qualité de la formation du self, du sentiment de sécurité et de confiance du bébé. La qualité du lien à la mère sera déterminante pour que l'enfant développe sa capacité à interpréter correctement ses émotions et celles des autres, et développe ses capacités cognitives. Plusieurs études ont montré comment la résistance au traumatisme est liée à l'attachement. Les enfants à l'attachement sécurisé sont les moins stressés en cas d'agression.

En revanche les enfants à l'attachement insécurisé vont réagir de façon différente selon le type de situations inquiétantes. Ils peuvent opter pour un détachement, voire une annulation de leurs émotions. Les enfants inquiets d'être abandonnés manifestent une grande ambivalence alternant entre l'espoir du retour du parent et la peur que cet espoir ne soit pas satisfait. Les enfants face à des parents aux comportements contradictoires et imprévisibles développent à leur tour une grande désorganisation exprimant des peurs apparemment inexplicables et des inquiétudes paradoxales. Ils auront des difficultés à accorder leur confiance.

Si tout ce que fait l'enfant pour l'autre malgré tous ses efforts n'entraîne qu'indifférence ou désaveu il ne pourra pas être rassuré sur lui-même, acquies la certitude d'être un être humain digne d'être aimé, estimé, un être humain digne de confiance. Il sera blessé et en gardera les traces. Il va d'abord chercher à obtenir une réponse positive de l'adulte en tentant de faire mieux. En cas d'échec il devra chercher une porte de sortie: il pourra tenter de faire diversion. Il pourra aussi tenter de se protéger en mettant ses émotions à distance, voire les annuler ou les cliver. Mais cela ne l'empêchera pas d'être méfiant vis à vis des adultes. Il s'agira d'un enfant blessé qui gardera le sentiment d'injustice d'avoir été mal traité, de n'avoir pas reçu ce qu'il aurait dû recevoir. Parfois l'injustice peut rester oubliée pendant des années mais son souvenir peut ressurgir plus tard dans la vie.

L'attente déçue de l'enfant va se transformer en une légitimité particulière que Bozormenyi-Nagy nomme **légitimité destructrice**. Il s'agit, après avoir subi une injustice au sein de la famille, du bon droit à se venger sur une personne qui n'y est

pour rien, à agir d'une manière destructrice, un bon droit à exercer soi-même sa justice en prenant un innocent pour cible, ou un droit, un bon droit à obtenir quelque chose en compensation de l'injustice, à être reconnu comme victime.

L'innocent injustement traité exercera plus tard à son tour une légitimité destructrice sur un autre innocent...Il y aura ainsi une spirale de légitimité destructrice.

Il y a plusieurs façons de gagner de la légitimité destructrice:

- Pour un enfant ne pas être accueilli, soigné, cajolé, entouré, accompagné, rassuré, encouragé, regardé d'un œil bienveillant, éduqué, contenu, soutenu ... est une injustice rétributive, source de légitimité destructrice. Dans ce cas l'enfant n'a pas reçu ce qu'il était en droit de recevoir par le fait même d'être un enfant, par le fait d'être dans une relation asymétrique et de dépendance.

- Pour un enfant être trop nourri, trop protégé, gavé, être traité avec une sollicitude qui le prive de toute initiative, l'empêche de trouver en lui ses propres forces, l'empêche de développer sa capacité à oser par lui-même, est une injustice source de légitimité destructrice.

Cette attitude du parent lui interdit un développement normal pour son âge. Il ne peut développer son propre moi, trouver son propre chemin, acquérir de la confiance en l'autre et en lui-même ... Cette injustice est souvent moins visible, lisible que celle d'une maltraitance physique. Cette façon de faire avec l'enfant est a priori pleine de bonnes intentions mais elle ne tient pas compte des besoins réels de l'enfant. La question n'est pas seulement de bien faire les choses mais aussi de les faire à bon escient, c'est à dire réellement pour l'autre et non pour sa propre satisfaction.

Elle se double en plus, souvent, du message culpabilisant du genre: *'avec tout ce que j'ai fait pour toi'*, ou *'moi qui me suis saigné aux quatre veines pour toi'*...entraînant pour l'enfant trop gavé, rendu peu sûr de lui, voire impotent face à la vie, une dette insolvable et infinie noyée dans la culpabilité.

Certains de ces enfants trop nourris sont l'objet d'une attente immense en retour, de la part des parents, attente tellement grande qu'elle ne peut qu'être déçue. L'enfant est alors en situation d'incapacité et de perte de confiance.

- Pour un enfant être empêché de donner est une autre injustice source de légitimité destructrice. Un enfant à qui l'on donnerait tout sans qu'il ait lui-même l'occasion de donner à son tour ne peut pas acquérir de légitimité, il n'a pas l'occasion d'être remercié, il ne peut pas lire dans le regard de l'autre une idée de sa valeur, il n'obtient pas de réassurance sur la confiance à établir avec soi et avec le monde. S'il ne peut pas donner c'est qu'il n'a pas de valeur, c'est qu'on ne peut pas lui faire confiance. Il se sent inutile, encombrant, mis de côté, voire nuisible, dangereux, mauvais. Cet enfant empêché de donner est comme nié. Il ne peut pas se nourrir de la relation à l'autre, il se vide et perd espoir, il ne peut que se déprimer et/ou se

mettre en situation de tyrannie pour obtenir toujours plus sans obtenir pour autant de satisfaction.

Être empêché de donner équivaut à avoir une dette insolvable anxiogène.

D'autre part cette situation supprime à l'enfant la liberté de décider de donner ou ne pas donner, de s'engager ou pas, de prendre ou pas ses responsabilités. Être empêché de donner équivaut à être rayé comme sujet. Décider de sa vie c'est aussi choisir de rendre ou pas, immédiatement ou plus tard, prendre le risque de plaire ou déplaire, d'être juste ou injuste.

- Pour un enfant être sollicité pour des tâches, des actes ou des préoccupations qui ne sont pas de son âge (Nagy crée le concept de **parentalisation** pour traiter de cette problématique) est encore une injustice qui peut être source de légitimité destructrice. Si cet enfant n'est pas reconnu dans ses efforts, s'il est ignoré, s'il est banalisé, voire si on lui reproche de n'en faire jamais assez ou jamais assez bien, encore pire si on le maltraite moralement ou physiquement, si on lui crie dessus, l'injure, si on lui dit qu'il ne vaudra jamais rien, qu'on ne veut pas de lui, qu'il est de trop, si on le blesse narcissiquement, si on l'empêche d'être fier et heureux de lui-même, cet enfant va se détester et détester ceux ou celui qui le maltraitent, puis le monde qui l'entoure accumulant de la légitimité destructrice.

Si les attaques contre l'enfant se répètent et se multiplient celui-ci ressent l'injustice qui lui est faite, se sent indigne d'amour, se désespère de gagner un jour de l'amour, perd confiance dans ses relations privilégiées et en lui-même, engrange de la rancœur qui se transforme en désir de vengeance.

La vengeance ne peut pas s'exercer immédiatement. Elle se fera, ou pas, plus tard, sous forme de réclamation et d'actes négatifs. L'enfant ne peut pas se venger immédiatement du fait de sa jeunesse et sa dépendance à l'adulte: au début il ne sait pas encore qu'il est maltraité, ensuite il mettra du temps à reconnaître qu'il ne reçoit pas ce qu'il devrait recevoir et, pris dans ses **loyautés** envers son parent il cherchera longtemps à lui trouver des excuses. Plus tard il aura du mal à le dénoncer, s'il y parvient même un jour.

Souvent l'enfant au lieu de s'en prendre à l'adulte maltraitant s'en prend à des enfants du même âge, ou plus jeunes, à des animaux, commet des délits, des vols, des agressions.

L'enfant à qui on a fait subir des injustices au sujet desquelles il ne pouvait pas se faire entendre ni se rebeller perd la confiance dans le monde des adultes. Tous les adultes ou presque sont mis dans le même sac et sont vécus comme personnes non fiables, comme ennemis susceptibles de lui faire du mal, qui méritent a priori de recevoir sa vengeance. Ils vont payer pour ceux qui ont lésé l'enfant. Le sentiment de rancœur, d'injustice se transforme en droit à faire du mal, à faire payer.

La plupart du temps cette vengeance s'adresse à des personnes qui ne sont pas à l'origine des injustices, c'est ce qu'Yvan Boszormenyi-Nagy nomme **ardoise pivotante**. La légitimité destructrice s'exerce sur des personnes innocentes qui n'appartiennent

pas à l'histoire injuste de l'auteur. Il peut s'agir du conjoint qui sera pris pour cible des reproches et actes violents qui auraient dû s'adresser au parent maltraitant. L'ancienne victime devient à son tour le bourreau de son conjoint.

Un ancien enfant maltraité peut aussi exercer sur ses propres enfants les mauvais traitements dont il a lui-même souffert. On retrouvera là à la fois une certaine identification de l'auteur à ses enfants, mais aussi une loyauté à ses propres parents et la légitimité destructrice s'exerçant par ardoise pivotante interposée.

Du fait de l'ardoise pivotante les victimes ne sont pas toujours les proches de celui qui exerce sa légitimité destructrice mais peuvent parfois être symboliquement significatives pour celui-ci. Il s'agit souvent d'une personne qui peut représenter le parent néfaste... Par exemple un délinquant peut s'en prendre à toutes les femmes si la première femme envers qui il a perdu sa confiance a été sa propre mère. De très nombreuses histoires dramatiques en sont l'illustration fréquente, comme en témoigne Stéphane Bourgoïn dans son enquête sur les tueurs en série. (cf bibliographie)

La personne qui a acquis de la légitimité destructrice ne peut, ne sait pas considérer l'injustice que lui-même est en train d'exercer. La légitimité destructrice peut s'exercer au quotidien par toutes sortes de petits faits, gestes, paroles qui pourraient paraître anodins mais sont responsables de blessures qui s'accumulent et s'approfondissent au fil du temps. La légitimité destructrice entraîne pour celui qui en est porteur à la fois un aveuglement et une incapacité à ressentir ce que l'autre peut éprouver. La victime est niée dans ce qu'elle ressent, c'est comme si elle était chosifiée. L'acteur de légitimité destructrice ne peut pas s'identifier à sa victime. C'est comme si l'enfant gravement maltraité n'avait pas pu introjecter ou avait mal introjecté les interdits parentaux et n'avait pu fabriquer un surmoi lui permettant de reconnaître le bien et le mal, les limites de ce que l'on peut ou ne peut pas faire. On peut même imaginer des situations où les parents maltraitants n'ont pas su, pu transmettre les interdits à leurs enfants.

La personne porteuse de légitimité destructrice se donne le droit à faire du mal, parfois très gravement. Ce droit à vengeance peut aller des blessures narcissiques au quotidien jusqu'à la délinquance, la torture, le viol, l'assassinat.

Il y a évidemment toutes sortes de degrés dans le ressenti et l'expression de la légitimité destructrice allant du simple désir de vengeance à la psychopathie, en passant par le ressentiment, la récrimination incessante et par toutes sortes de niveaux de délinquance.

Ce droit peut aussi, dans une moindre gravité pour la société, devenir un droit à se plaindre, sans fin et sans s'adresser à la bonne personne, à demander d'être reconnu comme victime, à demander encore et encore justice et réparation.

La personne maltraitée peut devenir une personne qui peut ne se vivre que comme une victime, tout en devenant bourreau à son tour.

Une autre façon d'exercer sa légitimité destructrice est l'auto-destruction, le suicide. Pour ne pas exercer sur les autres sa légitimité à faire du mal la victime retourne sa

violence contre elle-même. On touche là à une situation où la fragilité de la personne n'a pas forcément une origine éthique évidente. Cependant cette fragilité peut être en rapport avec une insécurité précoce, elle-même possiblement liée à des traumatismes précoces.

Le concept de légitimité destructrice à travers des exemples choisis dans ma vie socio-professionnelle.

- *exemple 1*

Le concept de légitimité destructrice m'aide comme médecin généraliste à transformer positivement le sentiment que je ressens face à des patients qui s'étalent dans une litanie de plaintes somatiques a priori insignifiantes, voire irritantes aux yeux d'un médecin pressé. Il est difficile au niveau émotionnel d'être la cible de récriminations injustement adressées à un récepteur qui n'y est pour rien.

En fait si l'on prend le temps de s'y intéresser, on découvre que le discours du plaignant vient exprimer une rancune dont l'origine est une injustice subie dans l'enfance et qui ne trouve ni écho ni issue satisfaisants.

Je pense à une dame d'une quarantaine d'années, célibataire sans enfant, sœur d'une de mes patientes que je connais depuis longtemps. (Cette dernière est mariée, elle, a une fille et a une vie intéressante puisque, ancienne institutrice, elle a décidé un beau jour de faire du chant et en vit actuellement.)

La dame vient donc me voir et me décrit des douleurs en tous genres pour lesquelles toutes propositions de soins sont rejetées pour diverses raisons: le manque de temps, l'argent, la supposée non-efficacité....

Passant outre mon agacement initial j'arrive à faire parler la dame qui me raconte avec beaucoup d'émotion comment elle a été brûlée par une casserole renversée lorsqu'elle était toute petite. Les brûlures très sérieuses ont été à l'origine de nombreuses interventions, de nombreux séjours à l'hôpital loin de chez elle, et d'une très grande souffrance aussi. Elle dit que ce malheur lui a volé son enfance et sa vie toute entière. En effet elle n'était pas dans son foyer comme les autres enfants, ni à l'école avec les élèves du même âge. Elle ne pouvait pas bouger, jouer, rire et courir avec et comme les autres. Alors que sa sœur, elle, pouvait avoir une vie d'enfant normal...Ce malheur lui a volé sa vie car, dit-elle, elle est tellement enlaidie qu'elle ne peut pas montrer son corps aux autres. Elle est donc tout le temps obligée de le cacher.

Nous sommes ici aux confins du réel et de l'imaginaire car les cicatrices en questions ne sont pas visibles pour un œil étranger, mais vécues comme monstrueuses par la patiente. Le vécu de laideur de ses cicatrices est la raison pour laquelle elle se refuse à faire des rencontres amoureuses, voire même amicales. C'est pour cela qu'elle est célibataire et très isolée, malheureuse pour la vie.... Elle a cependant de bonnes relations avec ses collègues de travail. Dans son discours si sa vie est ratée, si elle est tout le temps angoissée et dépressive c'est la faute des autres. C'est la faute de ceux qui n'ont pas su la protéger de la brûlure et qui l'ont ensuite surprotégée parce que

malade, ses parents. Mais elle en veut aussi à sa sœur qui ne s'est pas gênée pour vivre une vie normale alors qu'elle ne pouvait pas en faire autant. En même temps elle est capable de dire que ses parents ont tout fait pour la soigner. Mais ils ont pris soin d'elle comme malade et non comme simple enfant.

Quand j'aborde la question d'un travail sur elle pour tenter de soulager sa douleur psychique et son angoisse la dame refuse catégoriquement sous prétexte qu'elle n'avait pas à payer de sa poche alors que 'on' lui avait fait du mal et que 'on' était en dette envers elle; le 'on' englobant volontiers la société toute entière, moi y compris. Elle refuse aussi l'idée de venir me voir régulièrement, car ce serait payer de sa personne et de son argent.

A ce sujet il faut parler de la posture de victime que certains prennent et ne veulent, ne peuvent pas quitter. C'est comme si le statut de victime devenait une raison d'être, une sorte de statut. C'est comme si le risque de quitter ce statut serait trop dangereux pour s'y confronter.

La victime qui a cependant suffisamment reçu, qui conserve une image de soi suffisamment bonne pour ne pas transformer sa légitimité destructrice en actes destructeurs vis à vis des autres, peut pourtant se maintenir dans une idée fixe de sentiment d'injustice, ressassant sans cesse ce qu'elle a subi, et développe un discours selon lequel 'on' lui doit de l'aider, de l'écouter se plaindre, de la prendre en charge....sans la faire payer.

Tant que dans la plainte il y a l'idée de dénoncer l'autre (le parent ou tout autre personne désignée comme responsable de la souffrance) comme mauvais en entier, la victime s'enferme dans la posture de victime, et uniquement victime, et enferme le 'bourreau' dans la posture irrémédiable de bourreau. Elle fait comme si le parent n'était que mauvais, comme si ce qui est repéré comme mauvais de ce parent prenait la place, toute la place de la personne. La victime se piège dans une position douloureuse figée qui l'empêche d'évoluer.

Ce faisant, la victime se maintient imaginativement dans une position de dépendance par rapport au bourreau: toute sa vie de victime est sacrifiée, finalement offerte à son bourreau qu'elle dénonce. Elle aimerait culpabiliser son bourreau en lui faisant des reproches et aussi en exprimant sa propre impossibilité de vivre une vie normale. Cet acte sacrificiel devrait faire mal au bourreau et donnerait un sens à la vie de la victime.

Qu'aurait à perdre la victime à travailler sur la part imaginaire de ses plaintes? Qu'est-ce qui fait qu'une personne ayant subi des injustices ne puisse pas entreprendre une démarche qui lui permettrait de reprendre en main ce qui lui appartient? Accepter une confrontation est-elle envisageable? En quoi l'éventualité de dialoguer avec son bourreau est-elle insupportable?

- **exemple 2**

Y a-t-il une place pour le pardon?

A la place de pardon Boszormenyi-Nagy préfère le concept d'**exonération**.

Pierre Michard dit à ce sujet p 325 de son livre *'La thérapie contextuelle de Boszormenyi-Nagy'*:

'L'exonération à l'opposé du pardon, maintient la réalité et la mémoire de l'injustice infligée comme garantie de la gestion des conséquences imprévisibles sur le long terme. Exonérer c'est avant tout rechercher un équilibre équitable malgré.... et en dépit de....'

Exonérer n'est pas pardonner mais faire en sorte de déposer son paquet et n'être plus encombré par sa rage et ses idées de vengeance.

Il est donc question que la personne lésée ne soit plus seule juge et partie, qu'elle accepte l'idée que son propre tribunal pourrait être mis à l'épreuve du tribunal des autres. Ce qui n'équivaut pas à annuler la dette mais la replace dans son contexte.

Comme thérapeute familiale à l'association *École et famille*, je suis, avec ma co-thérapeute, un père et son fils depuis plus de deux ans. Ils sont venus à École et Famille par le père et le fils accompagnés par la CPE du collège du fils aîné en raison de son très grand absentéisme, ses difficultés scolaires et de son rapport difficile à l'équipe enseignante.

Les parents étaient séparés depuis deux ans environs. Le fils vivait chez le père. Les filles vivaient alors chez la maman. La maman est venue deux fois à l'association et a envoyé plusieurs courriers.

A l'association le papa se présente comme un homme charmant et fiable. Il vient très régulièrement avec son fils aux rendez-vous et vient seul quand celui-ci refuse de venir ou quand il est indisponible. Le fils est un jeune homme aux magnifiques yeux bleus qui n'a pas envie de venir aux rendez-vous, pas envie de parler, mais qui finit par coopérer petit à petit, jusqu'à ce que la justice décide de l'éloigner de son quartier et des jeunes des bandes avec qui il a l'habitude de se retrouver et commettre des actes délictueux.

Au décours des séances nous avons appris quelle était la vie du papa quand il était petit.

Celui-ci, enfant, a subi de l'injustice à la fois rétributive quand son père l'a abandonné à la naissance et de l'injustice distributive quand il a perdu sa mère, vers dix ans. Devenu orphelin de mère et sans père il est placé chez une tante très loin de son pays d'origine, puis placé en foyer quand sa tante n'a plus pu (ou n'a plus voulu) s'occuper de lui. La question de l'abandon et de la trahison est tout le temps présente et douloureuse pour lui. Il a du mal à en parler et est très ému lorsque cela arrive.

Jeune homme monsieur Y. a acquis un métier et a rencontré sa femme avec qui il a vécu pendant une petite quinzaine d'années, au cours desquelles il y a eu plusieurs séparations et retrouvailles. La relation du père avec les trois enfants est décrite comme bonne mais celle entre les parents est chaotique et parfois bruyante, voire violente. Monsieur se dit accusé auprès de la justice par la mère de ses enfants d'être un sale type violent, alcoolique et ayant frappé sa femme. C'est en tout cas cette accusation qui a motivé la séparation définitive du couple. Cette présentation de la personne de monsieur Y. faite au juge et au personnel de justice et social lui est

insupportable et il en veut terriblement à son ex femme. D'autant plus que c'est la raison qui a fait que les enfants sont confiés par le juge à la maman. Mais le fils, qui a alors 12-13 ans, refuse de rester chez sa mère avec qui il se dispute souvent violemment et s'installe chez son père. Ce fils entame alors une vie de petit délinquant refusant toute autorité, notamment scolaire. Il manque de plus en plus souvent l'école et fait avec des bandes du quartier toutes sortes de délits de plus en plus sévères pour lesquels les parents sont souvent appelés par la police ou le juge. Les rencontres chez le juge ou à la police sont l'occasion pour les parents de recommencer à se disputer devant leur rejeton.

Devant l'obstination de son fils à rester chez lui monsieur Y. entame des démarches pour avoir sa garde et l'obtient.

Monsieur Y. s'implique à fond dans l'accompagnement et le soutien de son fils en venant à '*École et famille*' mais aussi en rencontrant les professionnels du collège, de la police, de la justice, les éducateurs, et réussit à maintenir un lien de confiance entre lui et son fils. Pourtant ce n'est pas facile, c'est même compliqué d'avoir un fils qui fait beaucoup de bêtises, ne se lève pas pour aller à l'école, ne fait pas ce que lui demande son père, erre la nuit, se met en danger...

Cependant monsieur Y. exprime peu de souffrance en relation à son fils.

En revanche il exprime une rancune tournée contre sa fille de 12 ans qui habite chez la mère, à quelques rues de chez lui et qui ne vient jamais le voir depuis la séparation des parents. Il en est très blessé et se refuse à appeler lui-même sa fille, jugeant que c'est à elle de l'appeler la première. Ils ont toujours eu, avant la séparation, une bonne relation et monsieur Y. ne comprend pas pourquoi '*elle le rejette*'.

Il ne peut pas accepter l'idée qu'elle est une petite fille, qu'il est l'adulte et que c'est elle qu'il faut protéger. Il n'envisage pas qu'elle est sans doute en porte-à-faux entre sa mère et son père, qu'elle vit un **conflit de loyauté**, (concept nagyen très important), et qu'elle est dans l'impossibilité de le choisir au détriment de sa mère pour aller le voir.

Pour lui '*elle est méchante, elle ne pense pas à lui, elle veut lui faire du mal. Si elle voulait elle viendrait mais puisqu'elle ne vient pas c'est qu'elle ne veut pas. Et si elle est méchante, ingrate il ne fera pas un pas vers elle. Elle pourrait au moins se rendre compte de la chance qu'elle a d'avoir un père, contrairement à lui qui n'en a jamais eu et qui a perdu sa mère à 10 ans.*'

Monsieur Y. cultive sa rancune et ne veut pas en parler car cela lui fait trop mal. Il n'a pas suffisamment de légitimité destructive pour agresser directement sa fille ou qui que ce soit mais il est quand même dans l'idée qu'elle doit payer, par son propre silence, pour sa trahison à son égard. Il se met en position de victime par rapport à sa fille.

Alors que ma co-thérapeute et moi travaillions à améliorer la relation du père avec sa fille un événement est venu compliquer la situation.

Un jour sans crier gare, sans prévenir personne, la mère déménage en catimini avec ses deux filles à 300 km. Le père non averti au préalable est mis devant le fait accompli. Il vit cet acte comme un complot dirigé contre lui. Il est furieux contre la mère de ses enfants mais reproche à sa fille aînée de l'avoir trahi une fois de plus en

ne l'ayant pas averti, et aussi de ne pas lui téléphoner ni lui écrire ni même lui envoyer des SMS. Le père a quand même des nouvelles de ses filles par l'intermédiaire du fils car les deux enfants, qui ont juste un an de différence, s'échangent des SMS au cours desquels ils s'informent l'un l'autre de l'état de santé des uns et des autres.

Savoir que sa fille se préoccupe de lui par l'intermédiaire du frère ne calme pas le père qui refuse l'idée d'écrire ou téléphoner le premier à sa fille. *'Elle l'a trahi, encore une fois, il fait une croix dessus, il ne s'intéressera plus à elle, il préfère l'oublier pour ne plus souffrir'* dit-il en étouffant une larme. *'Après tout ce qu'il a fait pour ses enfants...ça ne vaut pas la peine de s'impliquer dans une relation...De toute façon 'on' (son ex-femme) lui veut du mal, il lâche l'affaire...'* Il abandonne sa fille comme 'on' l'a abandonné. La répétition d'une situation d'abandon réactive sa légitimité destructrice. Il réaffirme son bon droit à sinon se venger en tout cas à se plaindre en désignant un bourreau, sa fille, lui-même étant la victime.

Mais peu à peu l'espace de la thérapie familiale lui a permis de parler de son enfance. Il a été entendu dans sa souffrance d'enfant. Il a été reconnu dans sa capacité à donner, beaucoup : d'abord à sa mère malade quand il était encore très jeune, puis à la famille qu'il a créée en travaillant intensément pour que sa femme et ses enfants ne manquent de rien, puis pour sauver son fils devenu délinquant, se montrant extrêmement présent et attentionné auprès des services sociaux s'occupant de lui...

Le fait que nous ayons pu être témoin du récit de son histoire, que nous ayons pointé à quel point, malgré ses handicaps de père sans exemple personnel de père, il se posait en vrai, bon père pour son fils, a permis que monsieur Y. mette finalement sa rancune contre sa fille dans sa poche, qu'il oublie sa posture de victime, et qu'il se décide un jour à envoyer un coup de téléphone à sa fille à l'occasion de son anniversaire. Du coup celle-ci a pu témoigner son affection pour lui, lui dire combien c'était difficile pour elle d'être loin de lui. Elle a pu lui dire aussi son malaise par rapport aux demandes de sa maman. Ils ont renoué les liens. Il a récupéré de la légitimité constructive. Il s'est senti mieux.

Ma collègue et moi-même étions très préoccupées de maintenir un lien entre les frère et sœurs et tentions de favoriser les occasions de retrouvailles entre eux chez la maman.

Un jour où le fils était parti en vacance chez la maman, celui-ci a appelé le papa au secours pour qu'il vienne les chercher lui et sa sœur. Suite à des disputes avec sa mère la jeune-fille a dit qu'elle ne voulait plus retourner chez sa mère et s'est installée chez le père !

Ce père présenté comme un sale type violent a été choisi par ses deux aînés. Il est comblé narcissiquement et va beaucoup mieux, même si la blessure profonde de l'abandon est toujours prête à se rouvrir.

Le papa a entamé des démarches pour avoir la garde de sa fille et l'a obtenue.

Comme ancienne élue municipale je suis interpellée par l'injustice que l'on fait aux jeunes des banlieues, issus de la deuxième ou troisième génération d'immigrés, ces soi-disant vauriens qui *'tiennent les murs'* et font bien souvent, mais pas toujours, des

actes répréhensibles, voire délictueux. Ces jeunes n'ont pas choisi de '*vivre la misère*' et la désignation dont ils font l'objet.

Loin de moi la pensée que le malaise des banlieues est unifactoriel mais je pense qu'une des façons d'aborder le problème pourrait être de le faire sous les auspices de l'éthique relationnelle telle que Boszormenyi-Nagy nous en a montré le chemin.

L'histoire de ces jeunes gens montre, si l'on s'y intéresse, que leurs propres parents ont subi une injustice, une honte telles qu'ils n'ont pas pu transmettre la fierté de leur origine, ni même faire la narration de leur histoire. Je veux parler par exemple des hommes qu'on est allé chercher dans les années 50 en Afrique du Nord ou en Afrique Noire pour les faire travailler en France en leur promettant une vie belle et digne et qui finalement se sont retrouvés dans des foyers, puis plus tard dans des bidonvilles avec leurs familles à vivre dans des conditions lamentables. Ces hommes anciens paysans qui ont changé radicalement de vie en arrivant en France ont vécu un réel traumatisme et la plupart du temps n'ont pas pu exprimer dans leurs familles autre chose qu'une colère ou un désespoir non ou mal explicité. Les enfants de ces hommes maltraités ont grandi le plus souvent sans connaître la terrible vérité de leurs parents, mais en ayant hérité de leur rancœur et leur sentiment d'injustice. On ferait ici aussi bien sûr appel à un autre concept essentiel de Nagy qui est **la loyauté et les loyautés invisibles** des fils envers les pères. Ces loyautés poussent les fils à leur insu à épouser les causes parentales, et à les soutenir comme à leur propre compte.

Si l'on s'en tient à la notion de légitimité destructrice on a l'impression que les enfants, les garçons surtout, portent la colère, la rancune, la légitimité de leurs pères qui n'ont pas été traités comme les autres personnes travaillant en France. C'est comme si les fils portaient le bon droit de leurs pères à être respectés, à recevoir le dû qu'ils n'ont pas eu, le gain des promesses qui n'ont pas été honorées, à exprimer le droit à avoir une place et un statut qui ne leur ont pas été octroyés... Il est vraisemblable que les jeunes gens ne connaissent pas l'origine de cette légitimité. Ils expriment une rage, une rancœur, une haine qui n'est pas directement la leur car, la plupart du temps, eux-mêmes, nés en France ont bénéficié des mêmes droits que les autres enfants de leur âge, à savoir l'école, les centres aérés, les services de santé, (je n'oublie pas les injustices qui leur sont faites par ailleurs souvent en rapport avec le délit de faciès).... Mais ils sont en colère et souvent ont du mal à exprimer ce qui les enrage. Ils n'arrivent pas à s'investir dans la société qui n'est pas digne de confiance. Ils ont la conviction qu'ils n'ont pas leur place dans cette société.

A contrario les jeunes issus de l'immigration qui s'en sortent avec honneur et satisfaction sont ceux qui peuvent clamer avec fierté l'origine dont ils sont issus, ayant pu s'appuyer sur le discours aussi douloureux qu'il puisse être de leurs parents, ainsi que leurs éventuelles revendications légitimes. Ces jeunes trouvent une place dans la société par les études, le rap, ou le sport, le chant, le théâtre, ou tout autre domaine. Et c'est sur leur histoire et celle de leurs parents et grands-parents qu'ils s'appuient.

Il me semble qu'il y aurait intérêt à permettre aux jeunes gens en colère, stigmatisés et insatisfaits, à juste titre, de la vie qu'ils mènent, de faire raconter par leurs parents ce qu'ils ont vécu avant de venir en France, et depuis leur arrivée en France. Les conditions de cette narration devraient permettre aux fils de récupérer quelque chose qui leur appartient, de comprendre pourquoi et comment ils sont porteurs d'une légitimité destructrice et leur permettre de réhabiliter leurs parents et se réhabiliter eux-mêmes, gagnant de la légitimité constructive. Ils gagneraient de l'estime de soi et de la confiance qui pourraient leur permettre de recouvrer leur liberté d'agir et reprendre leur vie en main. Ils pourraient quitter le statut de victime pour reconnaître les souffrances subies par leurs familles et s'en préoccuper, pour s'engager dans un changement, reprendre à leur compte leur dignité et leur liberté. Il n'est pas question ici des jeunes psychopathes qui en plus de porter la légitimité destructrice de leurs aïeux ont subi des violences et des injustices graves dans leur propre famille au point qu'ils n'ont pas pu acquérir une notion du bien et du mal efficace.

Conclusion

Tout au long de ce mémoire j'ai été embarrassée par l'impossibilité de faire un texte qui s'appliquerait à toutes les situations où l'on retrouve de la légitimité destructrice. En effet ce n'est pas pareil de parler d'un enfant qui a été martyrisé au long cours par des parents inadaptés et d'un enfant appartenant à *'un milieu social non déterminé et désengagé'* selon la nomenclature de la sociologue et chercheuse Judith Lazar (cf bibliographie) où il n'est pas rare que l'enfant reproche à ses parents le simple fait d'être né 'sans l'avoir demandé', alors même que ceux-ci ont tenté de tout faire pour le 'bonheur' de leur enfant. On voit que la question de la justice dans les relations familiales appelle à une analyse minutieuse de chaque situation et ne peut être résolue sans la participation active de ses différents membres.

Il y a des cas où la maltraitance est manifeste, évidente, objective, relevant de la Justice et des cas où le sentiment d'injustice n'est pas immédiatement visible et demande un effort d'échange par le dialogue pour être mis à jour, être explicité. Pourtant dans les deux cas se développe de la légitimité destructrice.

Quand on s'est saisi du concept de légitimité destructrice on ne peut plus comprendre les relations interpersonnelles sans son utilisation. Les films, les livres, les conversations se déchiffrent désormais avec une autre lecture, une double lecture. Celle concernant la victime mais en même temps celle concernant le bourreau.

Pour autant peut-on utiliser ce concept pour toutes les situations de la vie?

Toute injustice éprouvée est-elle à l'origine de légitimité destructrice?

Toute injustice éprouvée est-elle justifiée ? Tout bourreau désigné est-il réellement coupable?

Toute vengeance est-elle à explorer sous les auspices de l'approche contextuelle?
Qu'est-ce qui fait que certains se sentent plus victimes que d'autres? Qu'est-ce qui fait que certains exerceront cette légitimité destructrice et d'autres non?
Qu'est-ce qui fait que certains vont accumuler beaucoup de légitimité destructrice pour des lésions qui pourraient être acceptées sans dommage par d'autres?
Existe-t-il des réparations spontanées? La guérison vient-elle seulement de la thérapie?
La plupart des gens trouvent une issue plus ou moins heureuse à leurs traumatismes (la résilience, la sublimation, la rencontre avec des personnes fiables et aidantes,) mais est-ce suffisant?
Sommes-nous toujours libres de choisir d'appeler à l'aide, ou bien cela dépend-il de la confiance que nous avons pu développer en fonction de ce que nous avons ou non reçu depuis la naissance?

Ce n'est que lorsque les familles n'ont pas pu trouver un moyen d'apaiser les effets des légitimités destructrices d'un ou plusieurs de ses membres qu'elles feront, ou non, appel à la thérapie de famille. Toutes les situations de légitimité destructrice sont-elles à même d'accéder à un traitement?
Chalamov dans son *'Essai sur le monde du crime'* semble persuadé du contraire. (cf. bibliographie)

Le thérapeute n'est pas là pour juger même s'il n'est pas insensible à ce qui est exposé lors du dialogue entre les membres des familles. D'autant plus qu'il y a de fortes chances pour que le thérapeute ait lui-même un passé qui justifie sa nécessité à s'engager pour ses patients. Cependant même si, comme tout un chacun, il a vécu des moments d'injustice, il n'exerce pas sa légitimité destructrice auprès des familles, grâce au travail qu'il a fait sur lui-même.
Mais il est possible, par ailleurs, que le thérapeute auprès de ses proches soit injuste envers certains plus souvent qu'il le croit et sans forcément s'en rendre compte. Néanmoins semble-t-il en situation de pouvoir en prendre conscience et de se préoccuper de l'avenir.

Bibliographie:

Guy Ausloos: '*La compétence des familles, temps, chaos, processus.*' (Toulouse 1995) Erès

Stéphane Bourgoïn: '*Le livre noir des sérials killers. Dans la tête des tueurs en série*' (Paris 2004) Grasset

Yvan Boszormenyi-Nagy: '*Glossaire*' traduit de l'anglais par Corinne Nebel et Gérard Salem

Philippe Chaillou: '*Violence des jeunes*' (Paris 1995) Gallimard

Varlan Chalamov: '*Essais sur le monde du crime*' traduit du russe par Sophie Benech (Paris 1993) Gallimard

Antoinette Chauvenet: '*La protection de l'enfance, une pratique ambiguë*' (Paris 1992) l'Harmattan

Micheline Christen, Charles Heim, Michel Silvestre, Catherine Vasselier-Novelli: '*Vivre sans violence? Dans les couples, les institutions les écoles*' (Toulouse 2004) Erès

Mouny Elkaïm: '*Si tu m'aimes, ne m'aime pas. Approche systémique et psychothérapie*'. (Paris 1989) Seuil

Pierre Fossion et Mari-Carmen Rejas: '*Siegi Hirsch: Au cœur des thérapies*' (Toulouse 2001) Erès

Nicole Guedeney: '*L'attachement, un lien vital*' (Bruxelles 2010) Fabert

R. D. Laing: '*Le soi et les autres*' (Paris 1964) Gallimard

Judith Lazar: '*La violence des jeunes. Comment fabrique-t-on des délinquants?*' (Paris 2002) Flammarion

Jean-Marie Lemaire, Antoinette Chauvenet et Vinciane Despret: '*Clinique de la reconstruction. Une expérience avec des réfugiés en ex-Yougoslavie*' (Paris 1996) l' Harmattan

Pierre Michard: '*La thérapie contextuelle de Boszormenyi-Nagy. Une nouvelle figure de l'enfant dans le champ de la thérapie familiale*' (Bruxelles 2005) De Boeck

Pierre Michard et Shams Ajili Guenièvre '*L'approche contextuelle*' (Paris 1996)
Morisset

Jean François Le Goff : '*L'enfant, parent de ses parents, Parentification et thérapie familiale*'
(Paris 1999) l'Harmattan

Robert Neuburger: '*L'autre demande. Psychanalyse et thérapie familiale*' (Paris 2003)
Payot

Robert Neuburger: '*Le mythe familial*' (Paris 2002) ESF

Gérard Salem : '*la maltraitances intrafamiliale*' (Paris 2011) Armand Colin

Jan Schouten, Siegi Hirsh, Han Blankstein: '*Garde ton masque. Prise en charge d'adolescents difficiles en structure d'hébergement: l'expérience de Zandwijk*'
(Toulouse 1993) Erès

Serge Tisseron : '*La résilience*' (Paris 2009) PUF

A. Van Heusden, E. Van den Eerenbeemt: '*Thérapies familiales et générations*' (Paris 1987) PUF

Régine Régine Waintrater: '*Sortir du génocide. Témoigner pour réapprendre à vivre*'
(Paris 2003) Payot